PHILIPPE

ET

GEORGETTE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARRIETTES.

Représentée sur le théâtre Italien.

Par le citoyen MONVEL.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, au Magasin des pièces de théâtre, rue André-des-Arcs, nº. 27.

1796. L'AN Vᵉ. DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.	*ARTISTES.*
M. MARTIN, *marchand mercier.*	Le cit. Chenard.
Mad. MARTIN, *son épouse.*	La cit. Erambert.
GEORGETTE, *leur fille.*	La cit. Saint-Aubin. La cit. Jenny.
M. BONNEFOI, *Marchand et voisin de M. Martin.*	Le cit. Solié. Le cit. Martin.
PHILIPPE, *soldat.*	Le cit. Elléviou. Le cit. Joseph.
HINCMER, *père de Philippe.*	Le cit. Granger.
BABET, *vieille servante dans la maison de M. Martin.*	La cit. Gontier.
Recors, Officiers de justice.	

La scène est dans une ville de province, et se passe chez M. Martin.

PHILIPPE ET GEORGETTE,
COMÉDIE.

Le théâtre représente une chambre assez mal meublée, dans laquelle on a déposé des caisses, des meubles, des ballots vuides et pleins. On voit deux portes; l'une un peu sur le devant de la scène, à la droite des acteurs; l'autre à la gauche, et presqu'au fond du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGETTE, *seule.*

(*Elle entre en regardant avec inquiétude derrière elle.*)

Ne me suit-on pas?... je n'en puis plus... (*elle regarde vers l'entrée.*) Je tremble... hein!... ce n'est rien... J'ai cru qu'on m'appeloit; (*s'avançant vers la porte à sa droite.*) Mon pauvre prisonnier, mon cher Philippe... (*s'arrêtant, faisant un mouvement comme pour aller fermer la porte d'entrée, et se ravisant,*) non, je ne fermerai point cette porte, cela seroit suspect. (*elle marche sur la pointe du pied jusqu'à la porte à gauche, en regardant toujours derrière elle, elle appelle d'une voix étouffée par la crainte.*)Philippe!.. Philippe!..

SCÈNE II.

PHILIPPE, *qu'on ne voit pas*, GEORGETTE, *le visage tourné contre la porte.*

PHILIPPE.

Ah! Georgette, c'est vous!

GEORGETTE.

Oui, mon ami... pauvre Philippe, vous avez bien souffert depuis hier matin, n'est-ce pas?

PHILIPPE.

Je meurs de faim et de soif.

GEORGETTE.

Ah ! je le crois.

PHILIPPE.

Ouvrez-moi.

GEORGETTE.

Je ne puis... j'ai perdu la clef... cette maudite clef... je ne la trouve plus....

PHILIPPE.

Eh bien, comment donc faire?

GEORGETTE.

Ah ! je ne sais... depuis hier au soir je suis dans des inquiétudes... j'éprouve un tourment... vous savoir là sans nourriture, et ne pouvoir pénétrer jusqu'à vous ! et si le malheur vouloit que quelqu'un l'eût trouvée, cette clef ! si par évènement on vouloit entrer ici !... Ah ! ciel, je ne sais que résoudre, que devenir.

PHILIPPE.

Georgette, je tombe de besoin.., jamais la faim ne m'a, je crois, autant tourmenté, mais sur-tout une soif dévorante. De l'eau, Georgette, de l'eau, je vous en conjure.

GEORGETTE.

Et comment? par quel moyen?... ah ! mon dieu ! mon dieu ! il périra là...

Mad. MARTIN, *au dehors.*

Georgette.

GEORGETTE, *à Philippe.*

On m'appelle... c'est ma mère... (*se retournant vers la porte d'entrée.*) j'y vais. Un peu de patience, Philippe... un peu de patience.

PHILIPPE.

Georgette, m'aimez-vous toujours.

GEORGETTE.

Plus que ma vie; je descends...

Mad. MARTIN, *au dehors.*

Georgette...

GEORGETTE, *criant.*

On y va... Adieu, Philippe... adieu...

PHILIPPE.

Revenez, revenez bien vîte... et du pain... du pain... du pain... de l'eau...

BABET, *au dehors.*

Georgette.

GEORGETTE.

C'est pis qu'un sort... toute la maison... eh!... je descends, ayez donc patience. (*A Philippe.*) Voici quelqu'un.... on monte... paix! ne parlez plus.

SCÈNE III.

GEORGETTE, BABET.

DUO.

BABET.

Depuis une heure on vous appelle;
Eh! venez donc, mademoiselle.

GEORGETTE.

Je cherche ici du haut en bas
Ce que je ne... je ne trouve pas.

BABET.

Depuis une heure on vous appelle.

GEORGETTE.

C'est ma mère.... que me veut-elle?

BABET.

Ce qu'elle veut? en sais-je rien?
Mais le voisin, lui, le sait bien.

GEORGETTE.

Monsieur Bonnefoi?

BABET.

Oui, lui-même.
L'époux futur qui tant vous aime.

GEORGETTE.

Il est là-bas?

BABET.

Qui vous désire,
Et qui soupire
Après l'instant de revoir vos appas;
Il est là-bas.

GEORGETTE.

Soit, qu'il y reste,
Je ne me presserai pas
De descendre pour lui là-bas;
Hélas!
Je le verrai de reste.

BABET.

La peste !
Quelle fierté !
En vérité,
Les jeunes filles
Dans les familles
Ont à présent
L'air méprisant
Pour les amans
Les plus charmans.

GEORGETTE.

Laissez-moi, laissez-moi, Babet,
Et laissez-moi donc, s'il vous plaît.

BABET.

Ce monsieur Bonnefoi,
Répondez-moi,
Parlez; pourquoi
Ne peut-il donc vous plaire ?
Il est l'ami de votre père
Il est du choix de votre mère,
Un beau garçon,
Tout franc, tout rond,
Assez bien fait...

GEORGETTE.

Si mon père veut mon bonheur,
Et si je l'attends de ma mère,
Ils ne forceront pas mon cœur
A choisir qui ne peut lui plaire,

BABET.

Répondez-moi,
Parlez; pourquoi
Ne peut-il donc vous plaire ?

GEORGETTE.

Laissez-moi, laissez-moi, Babet;
Mais laissez-moi donc, s'il vous plaît.

BABET.

Et du caquet...
C'est qu'il babille !
Et de l'esprit il en petille !
Ma chère fille,
C'est votre fait.

GEORGETTE.

Et non, non, non,
J'ai plus d'une raison;
Lui, son caquet,
Tout me plaît.
Laissez-moi, laissez-moi, Babet;
Mais laissez-moi donc, s'il vous plaît,

BABET.

Laissez-moi... laissez-moi... Voilà de belles raisons que vous me donnez-là... votre père s'en contentera, n'est-ce pas? votre mère en sera satisfaite... eh oui... on ne dira rien... nous n'aurons pas de tapage dans la maison... pour moi, je ne prendrai pas votre parti, d'abord, ne comptez pas sur moi... n'y comptez pas... M. Bonnefoi, le meilleur enfant... un garçon plein de mérite.... de politesse.... qui ne parle jamais que chapeau bas... mamselle Babet par ci, mamselle Babet par là.... et toujours des choses honnêtes.... il a du respect pour mon âge, lui; c'est un homme qui sait vivre... hé bien, qu'est-ce que vous faites ici? descendez-vous?

GEORGETTE.

Allons donc; mais je suis sûre que cela ne finira pas, qu'il va m'entretenir pendant une mortelle heure de sa passion, de ses beaux sentimens!... je ne serai jamais sa femme d'abord, j'aimerois mieux rester fille toute ma vie...

BABET.

Rester fille!... oüi... c'est une chose bien facile... pas vrai? eh! oui... on dit comme ça à seize ans, mais à vingt on sent qu'il faut un mari, et on le prend... ah! ça, si vous ne voulez pas qu'on vienne vous chercher, descendez, car je vous avertis que M. Bonnefoi...

GEORGETTE.

Eh bien!... allez la première... dites que dans un moment... c'est que je suis occupée ici... je cherche... je cherche...

BABET.

Vous cherchez, et moi je trouve.

GEORGETTE.

Vous l'avez trouvée?...

BABET.

Eh bien quoi?

GEORGETTE.

Et mais, c'est ce que vous dites.

BABET.

Je dis que vous êtes une négligente, qu'on voit traîner de

tous côtés ce qui vous appartient, et que si je n'étois pas perpétuellement à ranger...

GEORGETTE.

Je ne vois pas cependant...

BABET.

Comment ! vous ne voyez pas... ce n'est pas une clef que vous cherchez ?...

GEORGETTE.

Vous l'avez ?

BABET, *la montrant.*

La connoissez-vous? quand je vous dis que vous ne savez jamais ce que vous faites de rien...

GEORGETTE.

Rendez-la-moi... mà bonne petite Babet...

BABET.

On vous a donné la garde et le détail du fil, du coton, des rubans de soie... c'est en bonnes mains... n'est-ce pas?... et si l'on avoit eu besoin de ces marchandises, comment auroit-on fait ?

GEORGETTE.

Mais c'est qu'aussi ce cabinet est si noir... que quand j'en sors... j'ai les yeux tous... ça fait que je ne prends pas garde... allons, rendez-la-moi...

BABET.

Quelqu'un pourroit venir demander.... allons, mamselle Georgette... montez au petit cabinet, donnez à madame... point du tout, mamselle a perdu la clef, et il faut enfoncer la porte...

GEORGETTE.

Ah ! dieu merci, on n'en fera rien, puisque je tiens la clef.

BABET.

Il faut avoir du soin, ma chère enfant... il faut de l'ordre, de l'arrangement... j'ai voulu vous faire chercher un peu pour vous apprendre... ces jeunes filles... ça n'a pas plus de tête... ah ! mon dieu ! mon dieu !... allons, je m'en vais donc dire à M. Bonnefoi que vous allez descendre. Ne lui faites pas la

mine, comme à l'ordinaire, entendez-vous..... il finira par vous plaire, j'en suis sûre.

GEORGETTE.

Il lui faudra du temps pour cela, je vous en réponds..... mais allez donc... Babet... à propos le buffet... pourquoi donc est-il si soigneusement fermé à présent?

BABET.

Pardi! il est fermé... parce que je ne sais ce que devient la moitié, au moins, de ce que je dessers de dessus la table... le pain... le vin... la bonne chère, tout disparoît? c'est pire qu'un sort: cependant personne n'entre dans ma cuisine, excepté vous; et je ne comprends pas...

GEORGETTE.

Donnez-moi la clef.

BABET.

Pourquoi?

GEORGETTE.

C'est que je veux.... c'est que j'aurois besoin; mais vous êtes singulière! est-ce que j'ai des comptes à vous rendre? donnez-la-moi tout de suite.

BABET.

Tenez, grondeuse... fi! que c'est vilain d'avoir comme ça le ton dur et revêche.

GEORGETTE.

Eh! moi, je ne gronde pas... non, je n'ai pas intention de vous chagriner... vous savez bien, Babet, que je vous aime.

BABET.

A la bonne heure; la voilà.... et ne l'égarez pas comme l'autre... descendez; ce pauvre cher homme... il sera si content de vous voir... mon enfant, on sait ce qu'on refuse, et on ne sait pas ce qu'on aura... voilà un mari tout trouvé, il faut le prendre.

GEORGETTE.

Mais allez donc....

BABET.

Je cours, je cours.

SCÈNE IV.

GEORGETTE, *seule.*

La voilà partie!... ô mon cher Philippe! à quel péril mon étourderie t'avoit-elle exposé!

SCÈNE V.

GEORGTTTE, PHILIPPE, *à qui elle ouvre la porte; il est en veste et sans col.*

PHILIPPE.

Oh! ma Georgette!

GEORGETTE.

Parlez bas... la porte est ouverte... Babet n'est pas encore au bas de l'escalier... (*montrant la clef de la porte*) elle l'avoit trouvée, et depuis hier elle se plaisoit à m'inquiéter.

PHILIPPE.

Je suis tout ébloui du grand jour... la nuit est si profonde dans ce cabinet... que lorsque je reviens à la lumière... mes yeux...

GEORGETTE.

Pauvre Philippe!

PHILIPPE.

Oh! je vous vois cependant... j'ai toujours de bon yeux pour cela... je vois tout ce que j'aime, ma bienfaitrice, celle qui m'a sauvé la vie.

GEORGETTE.

Oh! c'est la mienne que je sauvois.

PHILIPPE.

Mais Georgette.... ma mort, hélas! n'est peut-être que différée.

GEORGETTE.

O mon ami!...

PHILIPPE.

Je suis caché ici, à la bonne heure, mais je ne puis pas y rester toujours... tôt ou tard je serai découvert... et l'échafaud...

GEORGETTE.

Eloignons cette horrible idée ... on s'intéresse à votre sort; vous le savez, des hommes équitables et sensibles ont embrassé votre défense... l'injuste arrêt peut-être révoqué... du courage, mon ami, de la patience...

PHILIPPE.

Oh! j'en ai... j'en ai, sur-tout quand je vous vois Georgette...

GEORGETTE.

Paix! ne dites mot... on parle au bas de l'escalier... ciel! je crois que l'on monte ici ... fuyez... tout mon sang est glacé...

PHILIPPE.

N'oubliez pas que je suis à jeun.

GEORGETTE, *fermant précipitamment la porte, dont elle retire la clef qu'elle met dans sa poche.*

Non, non.

SCÈNE VI.

GEORGETTE, *seule.*

DESCENDONS bien vite, débarrassons-nous de M. Bonnefoi, et portons à ce pauvre Philippe les alimens.

SCÈNE VII.

M. BONNEFOI, GEORGETTE, M. MARTIN.

M. MARTIN.

EH bien? le voilà, ma fille, ce cher voisin, ce pauvre Bonnefoi, qui desire, qui soupire, qui n'aspire qu'après toi: il y a près d'une heure qu'il est là-bas à demander où est mamselle Georgette; que fait mamselle Georgette; allez donc chercher mamselle Georgette; à la fin je prends le parti de te l'amener pour m'en débarrasser... épouse-le bien vite, je t'en prie, car il perd la cervelle, et il me fera tourner la tête.

M. Bonnefoi.

Si je croyois avancer mon bonheur en me rendant encore plus importun, je...

M. Martin.

Je te remercie de l'intention... eh bien, qu'est-ce que tu dis à cela Georgette ?

Georgette.

Vous voyez bien, mon père ; que je ne dis rien.

M. Martin.

Arriette.

Mais oui, je vois, j'entends fort bien....
Oui, j'entends que tu ne dis rien.
En pareil cas, un tel silence
Vaut un aveu, moi je le pense.
Hein ? quoi ? plait-il ? après ? eh bien ?
Qu'en doit augurer le voisin ?
Toi seule règne sur son ame,
Tu peux seule adoucir ses maux....
J'ai retenu tes propres mots,
Qu'il nous débite à tout propos ;
Ce sont des soupirs, une flamme
Qui brûle et dévore son ame....
Une vive ardeur qui l'enflamme.
Hein ?
N'est-ce pas là ce que tu dis, voisin ?
Un amour, un martyre, une ame...
Puis les tourmens, et puis la flamme,
Et puis une ardeur qui t'enflamme,
C'est bien touchant,
Ma chère enfant !
Comment ne pas se rendre
A cet amour si tendre ?
Ma chère eufant,
C'est bien touchant,
Assurément,
C'est fort touchant...

Ah ça, j'ai fait ta cour, j'espère... c'est à toi d'achever.... j'ai affaire à mon magasin, et descends... arrange toi, fais l'aimable, tâche de plaire, obtiens qu'on t'épouse... tu est mon ami, elle est ma fille... je puis bien lui parler pour toi ; mais en conscience, je ne puis pas t'épouser pour elle.

M. Bonnefoi.

Eh bien, mamselle Georgette, vous l'avez entendu... est-

ce que vous ne vous décidez pas en ma faveur? les voilà expirés les trois mois que vous aviez demandés à votre père pour vous déterminer à m'épouser.

GEORGETTE.

Ils sont passés!... déjà!...

M. BONNEFOI.

Voilà un *déja* qui n'est pas encourageant pour mon amour.

GEORGETTE.

Descendons, M. Bonnefoi, nous causerons en bas aussi bien qu'ici.

M. BONNEFOI.

Il vient d'arriver des marchandises, la boutique, le magasin, le petit salon, tout est embarrassé... on ne sait ou se mettre...

GEORGETTE.

Les marchamdises sont arrivées? vous sentez bien qu'il faut que j'aille aider à déballer.

M. BONNEFOI.

Ou n'y pense pas encore... et j'ai intérêt de savoir aujourd'hui... Tenez mamselle Georgette, vous n'avez jamais voulu en convenir... mais certain Philippe, ce militaire qui venoit si souvent ici...

GEORGETTE.

En a-t-on des nouvelles... de ce pauvre Philippe...

M. BONNEFOI.

Avouez, mamselle Georgette, que vous aviez un peu d'inclination pour lui... mais il ne reparoîtra jamais en France, ainsi je ne suis plus jaloux... d'ailleurs un étranger, un soldat.... c'eût été de l'amour perdu.... c'est pour moi qu'il faut en avoir... moi, qui suis un compatriote, votre voisin... avec moi vous ne changerez seulement pas de quartier... nos maisons se touchent, le déménagement ne sera pas long... c'est bien commode, au moins, de trouver comme ça un mari, là tout à la portée.

DUO.

Rendéz, rendez, belle Georgette,
Rendez le calme à mon ame inquiète,

Daignez m'apprendre enfin
Quel sera mon destin.

GEORGETTE.

Si vous saviez combien Georgette,
A présent à l'ame inquiète;
Remettons à demain.

M. BONNEFOI.

Terminez, je vous en conjure,
Les tourmens que pour vous j'endure,
Daignez m'apprendre mon destin.

GEORGETTE.

Mon cher Philippe! ah! quel destin,
Le pauvre garçon il endure,
Depuis hier matin,
Et la soif et la faim...

M. BONNEFOI.

J'ai sans doute aimé la plus belle,
Quand mon cœur m'a parlé pour vous;
Mais j'aime aussi la plus cruelle!
Cruelle, avec des yeux si doux!
Parlez donc, je vous en conjure.

GEORGETTE.

Il ne s'en ira pas.
Quel embarras!

M. BONNEFOI.

Quel embarras!
Pourquoi ne répondez-vous pas?

GEORGETTE.

On m'appelle en bas,
Ne l'entendez-vous pas?

M. BONNEFOI.

Et non, mademoiselle.

GEORGETTE.

On m'appelle...
J'y vas, j'y vas.

M. BONNEFOI.

Non, personne n'appelle,
Ne vous pressez donc pas,
Ne me quittez donc pas,
J'ai l'aveu de votre père,
Pour former le nœud le plus doux,
Et par le choix d'une mère,
Je dois être un jour votre époux.

GEORGETTE.

On m'appelle,
Ne l'entendez-vous pas?

M. BONNEFOI.

Et non, mademoiselle.

GEORGETTE, *à part.*

Quel embarrs!
Peine cruelle...
Mon pauvre prisonnier, hélas!
(haut.) Vous entendez bien qu'on m'appelle,

M. BONNEFOI.

Non, ma foi, je ne l'entends pas.

GEORGETTE.

La chose est pourtant bien réelle.

M. BONNEFOI.

Et non, non, personne n'appelle.

GEORGETTE.

(à part.) Oh! bientôt il suivra mes pas...
(haut.) Je vole à la voix qui m'appelle.

GEORGETTE.

Je vous entends; ne criez pas...
Oui je descends... j'y vas, j'y vas.

M. BONNEFOI.

J'entends bien qu'on n'appelle pas.
Mais on veut sortir d'embarras.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

M. BONNEFOI, *seul.*

CETTE petite personne-là ne m'aime pas... et qui plus est, j'ai bien peur qu'elle ne m'aime jamais... Pardi! je suis un grand fou d'aller m'attacher-là, à quelqu'un qui me rebute, tandis que je trouverois dans la ville tant de cœurs de bonne volonté... Allons, morbleu, un peu de courage, guérissons-nous, faisons le fier à notre tour... cessons de pousser des soupirs aux pieds d'une petite ingrate... elle est cependant bien jolie, et puis la difficulté... ça vous irrite, ça vous retient... ça vous attache... on sent bien qu'on est mal; eh bien! l'on y reste.

CHANSON.

Chacun avec moi l'avoura,
Parmi les fleurs fraiches écloses,
C'est parce que l'épine est là,
Qu'on nous voit préférer les roses:

Soi-même on cherche l'embaras ;
Un bien aise n'attache guère ;
On veut avoir ce qu'on n'a pas,
Et ce qu'on a, cesse de plaire.

Je suis le maître de choisir
Parmi les filles du voisinage ;
Ne vois-je pas vers moi courir
Et la plus belle et la plus, sage ?
Toutes me voudroient dans leurs lacs...
Mais par un sentiment contraire,
Je cours vers ce que je n'ai pas,
Et ce que j'ai ne peut me plaire.

Je le sais, de tous les époux...
Tel est l'effet du mariage ;
L'ennui se glisse malgré nous,
Au sein du plus heureux ménage :
Notre femme a beaucoup d'appas,
Celle du voisin n'en a guère...
Mais on aime ce qu'on n'a pas,
Et ce qu'on a, cesse de plaire.

SCÈNE IX.

M. BONNEFOI, RABET.

RABET.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites-là ?... vous boudez ?

M. BONNEFOI.

Oh ! il ne tiendroit qu'à moi d'avoir un peu d'humeur.

RABET.

Georgette vous aura maltraité, je le gage, c'est un enfant... ça ne sait encore ce que ça veut... et le mariage... l'idée du mariage... une jeune fille... ah ! dame... on ne sait ce que c'est... on se fait des chimères... un homme... ça épouvante... est-ce que je n'ai pas été comme ça, moi... la veille d'épouser le pauvre défunt... ah ! mon dieu ! tout ce qui me passoit par la tête... de penser seulement que le lendemain... vrai, le frisson m'en prenoit.

M. BONNEFOI.

Mais vous aimiez ?

SCÈNE X.

SCÈNE X.

Les précédens, GEORGETTE, *se glissant doucement derrière des ballots.*

BABET.

PARDI ! assurément j'aimois . . . il faut bien aimer, pour se résoudre malgré la peur... mais huit jours après cette peur là . . . bah !... c'étoit un bien joli homme... des yeux à fleur de tête... les plus belles dents, beau, beau en vérité ; hélas ! il y a bientôt trente ans qu'il est mort . . . et je n'y pense pas que l'envie de pleurer . . . mais cependant je me désolerois, que cela ne le résusciteroit pas. . . ainsi il faut prendre son parti... C'est elle qui m'a dit de venir vous chercher...

M. BONNEFOI.

Georgette ! le message vient d'elle ? ah ! courons, courons....

BABET.

Si vous imaginez que je vais galopper comme vous... pardi les amoureux ont de bonnes jambes... ah ! mon dieu, il descend les escaliers quatre à quatre... mais prenez donc garde, vous allez vous tuer . . . ah ! que c'est jeune, ah ! que c'est jeune. (*Elle descend.*)

SCÈNE XI.

GEORGETTE, PHILIPPE.

GEORGETTE, (*dès que Babet est sortie, elle court sans mot dire à la porte du cabinet de Philippe, et l'ouvre.*

VENEZ, mon ami ; venez respirer un instant.

PHILIPPE.

A déjeûner, Georgette, l'estomac est en bas... m'apportez-vous ?...

GEORGETTE.

Eh mon dieu non... ils sont tous là... mon père, ma mère... je n'ai pu approcher de la cuisine... mais voilà un verre de vin en attendant...

PHILIPPE.

C'est quelque chose, mais j'ai bien faim.

GEORGETTE.

Buvez, buvez, cela vous soutiendra un moment.

PHILPPE.

Oh ! oui, cela me fait du bien... (*Elle veut lui verser encore du vin.*) Non, non pas davantage... à jeun comme cela, la tête me tourneroit tout de suite.

GEORGETTE.

Bonnefoi est en bas... on le retiendra sans doute à déjeûner... je profiterai du moment pour prendre ce qui vous est nécessaire, et pour vous l'apporter; n'entends-je pas du bruit?... on monte .. et qu'est-ce qu'ils viennent faire ici, sauvez-vous... ah ciel ! vous avez fermé la porte, et la clef est tombée...

PHILIPPE.

La voilà. (*Ils s'empressent si fort, qu'ils ne peuvent parvenir à mettre la clef dans la serrure.*

GEORGETTE.

Maudite serrure... c'est mon père et ma mère... ô mon dieu ! mon dieu !... ici sous cette table... vîte, vîte, ne bougez pas; les jambes me manquent.

SCÈNE XII.

M. et Mad. MARTIN, M. BONNEFOI, GEORGETTE, PHILIPPE, *sous la table, couverte d'un tapis.*

M. MARTIN.

Nous déjeûnerons ici, car en bas on ne peut pas se retourner.

GEORGETTE, *à part.*

Je suis perdue !

Mad. MARTIN.

Eh bien ! montera-t-elle avec le déjeuné, cette vieille Babet?... cette fille-là est d'une lenteur qui m'impatiente... Babet... Babet...

M. MARTIN.

Calmez-vous, je vous en prie, ma chère épouse ; vous savez que quand vous vous fâchez le matin, il y en a pour toute la journée... et l'humeur nuit à votre amabilité ordinaire... c'est-il galant ce que je viens de dire ?

SCÈNE XIII.

Les précédens, BABET, *qui apporte le déjeûner.*

BABET.

Comme vous criez donc... est-ce qu'il ne faut pas le temps de monter ? allons... expédiez-moi cela, mangez et ne criez plus.

M. MARTIN.

Venez m'aider, M. Bonnefoi... approchons la table.

GEORGETTE, *effrayée et repoussant M. Bonnefoi.*

Ah ciel ! laissez donc, Monsieur, laissez donc.

M. BONNEFOI.

Non, en vérité, je ne souffrirai pas.

M. MARTIN.

Tu n'es pas assez forte.

GEORGETTE.

Si fait, si fait.

M. BONNEFOI.

Je vous en prie.

GEORGETTE, *à M. Bonnefoi.*

Mais, prenez donc garde, vous me faites mal.

M. BONNEFOI, *écarte M. Martin, et prend la table d'un côté, pendant que Georgette la porte de l'autre ; ils la placent au milieu du théâtre : Philippe est dessous, et marche à quatre pattes, en suivant leurs mouvemens.*

Pardon... au moins je vous aiderai...

GEORGETTE.

N'allez pas si vîte, elle est lourde comme tout.

Mad. MARTIN.

Si nous otions le tapis.

GEORGETTE.

Et non, ma mère, non, ce n'est pas la peine, voilà une serviette... il n'y a qu'à l'étendre.

M. MARTIN.

Nous ne faisons point de cérémonie avec le voisin.

BABET.

Point de cérémonie, soit... mais on gâtera mon beau tapis.

GEORGETTE.

On ne gâtera rien, babillarde... pour manger un morceau, faut-il tant de façons?

BABET.

Babillarde, babillarde... parce qu'on a soin des meubles... ayez donc du zèle et des attentions; prenez garde à vos pieds du moins.

GEORGETTE.

Ah! elle a raison... vous revenez de courir, et il fait un temps si déplorable...

M. MARTIN.

Allons, ma femme... faites les honneurs... à côté de Madame Martin, Monsieur Bonnefoi.

Mad. MARTIN.

Dit-on quelque chose de nouveau, Monsieur Bonnefoi.

M. BONNEFOI, *la bouche pleine.*

Je ne sais rien... sinon qu'on est venu hier encore, bouleverser ma maison du haut en bas, pour y chercher ce pauvre soldat qui, conduit à la mort, a eu l'esprit de se sauver.

M. MARTIN.

Philippe! parbleu! le gaillard n'a pas perdu la tête... il n'avoit pas de temps de reste, au moins... mais où diable a-t-il pu passer! où a-t-il pu se réfugier?... Manges donc, Georgette... tu ne fais rien.

GEORGETTE, *passant sous la table, à Philippe, un morceau de pain et une tranche de jambon.*

Oh! que si, mon père... j'ai soin de moi et des autres. Voulez-vous boire, Monsieur Bonnefoi? (*D'une main elle verse à boire à Bonnefoi, de l'autre elle donne à manger à Philippe.*)

M. Bonnefoi.

Versé d'une si belle main, ce vin là doit être excellent. A votre santé, mon aimable future.

Georgette.

A la santé de tout ce qui nous intéresse.

M. Martin.

Vous prenez votre part de ce souhait-là, j'espère ; allons Georgette, voilà qui est bien. Elle commence à se familiariser ; je vous dis que nous en ferons quelque chose.

Mad. Martin.

Mais on le croit donc encore ici, ce malheureux Philippe?

M. Martin.

Ah! bah! il doit être à présent dans son pays.

M. Bonnefoi.

Hélas! peut-être est-il encore plus près que nous ne croyons... les portes de la ville ont été si soigneusement gardées, que je crains bien qu'il ne lui ait été impossible de s'échapper... qu'en pensez-vous, mamselle Georgette?

Georgette.

Ah! je voudrois le voir loin... bien loin d'ici.

M. Martin.

Parbleu je le crois... il ne faut que l'humanité pour cela... est-ce que vous seriez jaloux, voisin? fi, fi, c'est un vilain mal... Je ne suis jaloux, moi, que d'avoir de bon vin, et d'en offrir à mes amis... buvons.

Mad. Martin.

Vous n'êtes jaloux que de cela... Monsieur Martin... en vérité vous êtes trop galant.

M. Martin.

Je ne suis point jaloux, parce que je vous estime... buvez là-dessus, Madame Martin.

Georgette, *passe dessous la table son verre à Philippe.*

M. Martin.

Eh bien, Babet, vous ne déjeûnéz pas.

BABET.

Ce n'est pas l'appétit qui me manque toujours... mais on m'oublie, ce n'est pas ma faute.

M. MARTIN.

Pardi vous êtes d'âge à penser à vous... à rappeler aux autres que vous êtes-là... On cause, on babille... tenez, est-ce qu'il ne faut pas que tout le monde vive?

GEORGETTE, *lui présentant un morceau de pain, tandis que de l'autre elle donne un fruit à Philippe.*

Que tout le monde vive... oh! il n'y a rien de plus naturel.

M. MARTIN.

Faites-moi votre cour, mon gendre... une petite chanson à votre beau père. Vous savez que c'est par là que vous avez sçu me plaire... et Madame Martin aime à vous entendre.

M. BONNEFOI.

Je ne me fais jamais prier.

CHANSON.

Pour bien juger une maîtresse,
Il faut s'en éloigner un peu,
L'absence fait sur la tendresse,
Même effet que l'eau sur le feu.
Si le temps la rend infidelle,
Faites comme elle.
Amans, époux,
Consolez-vous.

Pour émouvoir un cœur rébelle,
Amans, soyez moins empressés,
Plus vous priez une cruelle,
Et moins souvent vous avancés,
Intéressez un peu sa gloire,
A la victoire,
Et le desir
Mène au plaisir.

M. MARTIN.

A merveille...

Mad. MARTIN.

Georgette, voilà comme on arrive au cœur.

M. MARTIN.

Et le cœur fait obtenir la main.

GEORGETTE, *dannant la main à Philippe par-dessous la table.*

Cela arrive quelquefois, mon père.

M. BONNEFOI.

Cet instant-là seroit-il arrivé, mamselle Georgette?

GEORGETTE.

Oh! vous en demandez trop... c'est mon secret.

M. MARTIN.

Allons, ma femme, il faut que nous sortions, ce n'est pas le tout que de déjeûner, il s'agit de faire ses affaires...

GEORGETTE, *prenant la table par un des bouts.*

Aidez-moi, Babet... et allez doucement... prenons garde de rien casser.

(*Elles remettent la table où elle étoit, Philippe est toujours dessous.*)

Mad. MARTIN.

Ma fille, descends avec nous... je vais emmener le garçon, tu garderas le magasin.

GEORGETTE, *rangeant sur la table.*

J'y vas, ma mère.

BABET.

Allez, allez, j'ôterai cela...

GEORGETTE.

Mêlez-vous de vos affaires.

BABET.

Pardi! j'espère que ce sont-là mes affaires plutôt que les vôtres... cette petite fille... mais comme ça vous parle donc...

M. MARTIN.

Descendez-vous, Georgette?

GEORGETTE, *chargeant les bras de Babet d'assiettes, de bouteilles et de gobelets.*

Je vous suis... j'aide Babet. (*A part.*) Comment fera-t-il pour rentrer dans le cabinet? (*Haut.*) Encore cela, Babet, je porterai le reste en bas...

(*Elle soulève un coin du tapis, jette la clef du cabinet à Philippe, et elle chantonne en achevant de ranger la table.*)

Air : *Lise chantoit dans la prairie.*

Ta la la la la la la la,
Ta la la la la la la la,
Ta la la la la la la la;
Je m'en vais, mais je reviendrai,
Que l'on entre ou bien que l'on sorte,
Pour l'enfermer on a la clef;
Ta la la la la la la la,
Et la clef, et la clef passe sous la porte.

M. Bonnefoi.

Qu'est-ce que c'est donc que cette chanson-là, mamselle Georgette, est-elle nouvelle?

Georgette.

Oh! des plus nouvelles, je vous en réponds, mais voilà tout ce que j'en sais.

(*M. Bonnefoi présente la main à Madame Martin, M. Martin offre très poliment la sienne à sa fille, et ils descendent. Babet est passée la première.*)

SCENE XIV.

PHILIPPE, *seul.*

(*Il soulève tout doucement un coin du tapis, regarde, écoute, cependant il est censé ne plus rien entendre, il sort de dessous la table.*)

Ma foi, l'attitude est gênante... prenons un peu nos aises... il faut convenir que je l'ai échappé belle... Ah! si je n'avois pas mangé de si bon appétit, j'aurois trouvé le déjeûné bien long. Je mourois de peur qu'il ne prit fantaisie à quelqu'un de fourer ses pieds sous la table... heureusement le tapis descend jusqu'à terre. Allons, il faut rentrer dans ma tannière... le jour... le jour, ah! il y a cependant bien du plaisir à voir le jour... je n'entends plus rien, ils sont sortis pour affaires... ma foi, respirons un moment... il sera temps de gagner ma prison, quand j'entendrai monter quelqu'un.

CHANSON.

O ma Georgette !
Toi seule embellis ce séjour,
Il n'est rien qu'ici je regrette;
Oh ! combien je dois de retour
A ma Georgette.

Près de Georgette,
J'oublie aisément mon malheur,
Tout me rit dans cette retraite,
Je ne puis sentir que mon cœur
Près de Georgette.

O ma Georgette,
Pour jamais unis par l'amour,
Lui seul peut acquitter ma dette;
Je dois mon bonheur et le jour
A ma Georgette.

N'entends-je pas parler là-bas? oui... c'est la voix de Babet... elle dit à quelqu'un de monter ici... sauvons-nous... sauvons-nous.

(*Philippe entre dans le cabinet, et referme sur lui la porte dont il retire la clef.*)

SCÈNE XV

BABET, HINCMER.

BABET, *que l'on ne voit pas encore.*

MONTEZ doucement, Monsieur, l'escalier n'est pas trop clair.

HINCMER, *que l'on ne voit pas.*

Je vous rends grace, m'y voici.

(*Ils paroissent tous deux.*)

BABET.

Mamselle Georgette, la fille de la maison, est dans le grand magasin... il vient de nous arriver des marchandises, voyez-vous, Monsieur, tout est sans dessus dessous... vous en pouvez juger par la boutique... Monsieur et Madame Martin sont sortis, ils vont revenir... mais puisque vous êtes pressé, je vais vous envoyer mamselle Georgette... la petite voisine est au comptoir, et moi je garderai le magasin, pen-

dant qu'elle viendra vous parler. Asseyez-vous, Monsieur, vous avez l'air fatigué... asseyez-vous... je m'en vas vous envoyer Georgette... Si je ne monte et si je ne descends pas cet escalier-là cent fois par jour, je ne m'appelle pas Babet, en vérité... Ah ! qu'on a de la peine à gagner sa pauvre vie.

SCÈNE XVI.

HINCMER, *seul.*

FATAL voyage ! affreuse nouvelle ! le retrouverai-je ? pourrai je le sauver ?... ah ! je ne voulois pas le laisser partir ! j'avois un pressentiment... il l'a exigé... oh ! que la curiosité te coûte cher et à moi aussi...

SCÈNE XVII.

GEORGETTE, HINCMER.

GEORGETTE.

PARDON, de vous avoir fait attendre, Monsieur.

HINCMER.

C'est moi qui vous prie de m'excuser, si je vous dérange...

GEORGETTE.

En aucune façon, Monsieur, mais on a eu tort de vous conduire ici... c'est notre vieille domestique, elle a toujours des idées comme ça... j'aurois pu vous recevoir dans le magasin, cela vous auroit évité la peine de monter.

HINCMER.

Cette peine là n'est rien, Mademoiselle... et je vous avoue que je préfère vous parler ici, puisque vous voulez bien avoir la bonté de m'entendre... Dans un magasin, il va, il vient du monde, et j'ai quelques raisons pour éviter les regards curieux.

GEORGETTE.

En ce cas là restons ici... pourrois-je vous demander ce qui vous amène chez nous ?

HINCMER.

Ce qui m'amène ici, Mademoiselle, je ne sais trop comment m'y prendre pour vous l'expliquer... je crains, cependant vous avez l'air si doux... votre aimable physionomie annonce tant de bonté... oui, je crois que vous ne voudriez pas abuser... Mademoiselle, il... (*hésitant*) vous avez eu nombre de soldats....

GEORGETTE, *à part.*

Cet homme-là m'est suspect.

HINCMER.

On assure qu'il en est uncependant qui a trouvé le moyen d'échapper par la fuite...

GEORGETTE, *à part.*

S ic'étoit un espion...

HINCMER.

On dit que c'étoit dans cette rue-ci... on m'a même indiqué la maison que vous habitez, comme une de celles qui auroit pu favoriser son évasion.

GEORGETTE, *sèchement.*

Non, Monsieur.

HINCMER.

C'est cependant cette maison-ci, ou celle qui l'avoisine, à droite, que l'on m'a désignée.

GEORGETTE.

Non, Monsieur, on vous a trompé... (*à part.*) Oui, c'est un espion.

HINCMER.

Hélas! Mademoiselle, du moins vous avez peut-être connoissance du lieu et des personnes...

GEORGETTE.

Je n'ai connoissance de rien, Monsieur.

HINCMER.

Pardonnez-moi des questions, peut-être trop pressantes... mais si connoissiez le motif qui me conduit...

GEORGETTE.

Oh! je m'en doute... (*à part.*) Mais tu n'en sauras rien.

HINCMER.

Quoi? vous n'avez aucune indice à me donner... Je le vois, Mademoiselle, ma présence vous gêne, et mes instances vous fatiguent.

GEORGETTE.

Ah! c'est qu'il y a des personnes et des questions...

HINCMER.

Je ne vous en ferai plus... je me retire... O mon pauvre Philippe!... tout est fini pour moi.

(*Il fait un pas pour s'en aller.*)

GEORGETTE, *l'arrêtant par le bras.*

Plait-il!... vous pleurez?...

HINCMER.

Oui, je pleure... je n'avois qu'un espoir, le voilà détruit...

GEORGETTE.

Vous avez nommé Philippe...

HINCMER.

Où le trouver? où le chercher?... qui me le rendra?...

GEORGETTE.

Monsieur.... revenez.... revenez, asseyez-vous-là, je vous en conjure. (*à part.*) Il pleure, et ces larmes-là ne sont pas feintes... (*haut.*) C'est le nommé Philippe que vous cherchez?

HINCMER.

Ah! si vous savez ce qu'il est devenu... ayez pitié de moi... dites-moi... indiquez-moi...

GEORGETTE.

Ne vous affligez pas.. séchez vos larmes, ce n'est donc pas pour lui nuire, à ce pauvre Philippe, que vous le cherchez, que vous m'interrogez?..

HINCMER.

Lui nuire.. nuire à mon fils!.

GEORGETTE.

Votre fils... Philippe... lui... votre nom?

HINCMER.

Georges Hincmer.

GEORGETTE, (*s'élançant vers la porte du cabinet où est Philippe, et criant :*)

C'est moi.. c'est moi.. la clef.. la clef..

PHILIPPE, *la passant par-dessous la porte.*

La voilà.

HINCMER.

Juste ciel ! se pouroit-il ?.. ô mon dieu ...

SCÈNE XVIII.

Les précédens, PHILIPPE.

GEORGETTE, *ouvrant la porte du cabinet, et montrant Hincmer à Philippe, qui sort précipitamment.*

REGARDEZ.

PHILIPPE, *s'élançant dans les bras de son père.*

C'est mon père.

HINCMER.

O mon fils ! mon cher fils !

PHILIPPE.

Quoi ! c'est vous.

HINCMER.

Te voilà, mon fils !.. mon cher fils.. mon cher Philippe, je te presse dans mes bras.. contre mon cœur... (*à Georgette.*) mademoiselle, que ne vous dois-je pas ?

PHILIPPE.

Voilà ma bienfaitrice... mon ange tutelaire ; mon père, je lui dois la vie et le bonheur de vous revoir..

GEORGETTE.

Ah ! monsieur Hincmer, c'est un bien aimable garçon que Philippe.

HINCMER.

Vous l'avez sauvé... sans vous je n'aurois plus de fils, mais comment ? par quel prodige ! à l'instant où le malheureux..

GEORGETTE.

Tous mes parens avoient fui la maison... moi seule au désespoir, foible, mourante, ici dans cette chambre..

PHILIPPE.

Je passe devant la maison, la porte est ouverte ; je m'élance, je monte, je me jette à ses pieds..

GEORGETTE.

On le cherche jusque dans notre maison, et je trouve moyen de le soustraire à tous les yeux... le voilà, je vous le rends... sauvez-le, sauvez-moi, conservez-moi mon bonheur et ma vie... sauvez mon cher Philippe..

HINCMER, (*prenant la main de Georgette.*)

Aimable enfant !... mais que craignez-vous, pourquoi tout à l'heure refuser de me répondre? pourquoi m'avoir si long-temps laissé dans ma peine?

GEORGETTE.

Hélas! monsieur Hincmer, je vous demande bien excuse, mais je vous prenois pour un espion.

HINCMER.

Votre défiance prouve l'intérêt que vous prenez à lui. Ah! mon ami, on m'écrit que tes jours sont en danger; à cette nouvelle, je pars... je viens... je vole... je demande par-tout... je me présente ici... mademoiselle, oh! comme elle avoit peur de moi! combien ma présence, mes demandes, lui étoient à charge... que je lui dois de reconnoissance, pour m'avoir si mal reçu!

GEORGETTE.

Pour qui tremblera-t-on, si ne n'est pour celui qu'on aime et qu'on regarde comme son époux.

HINCMER.

Oh! ma fille! ma chere fille !... sa vie entiere et la mienne seront consacrées au soin de votre bonheur.

SCÈNE XIX

Les précédens, BABET (*que l'on ne voit pas, et qui parle du bas de l'escalier.*)

BABET.

MAMSELLE Georgette ! mamselle Georgette !

GEORGETTE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? (*à Philippe*) rentrez, rentrez.

BABET, (*qu'on ne voit pas.*)

Des gens de justice.. des recors.. des officiers.

GEORGETTE.

Des gens de jus'ice.. ah! ciel.

PHILIPPE, (*s'elançant vers le cabinet.*)

Je suis perdu!

HINCMER.

O mon fils!

BABET, (*criant du bas de l'escalier.*)

Descendez, descendez, ils veulent visiter toute la maison.

PHILIPPE, (*allant vers la fenêtre.*)

Je vais m'élancer par cette croisée.

HINCMER.

Mon fils!

GEORGETTE.

Non, non, la fuite est impossible, un peuple entier assiége notre porte... ici.

(*Elle montre une caisse vuide et renversée sur le coté, l'ouverture en face du spectateur.*)

BABET, (*au bas de l'escalier.*)

Les voilà, les voilà.... ils monte!

(*Philippe se jette dans la caisse.*)

La force m'abandonne... je succombe...

SCÈNE XX.

Les précédens, BABET, des OFFICIERS DE JUSTICE, des RECORS, du PEUPLE.

Philippe est étendu dans la caisse qui est longue et peu élevée, Georgette est tombée assise sur cette caisse, et son corps est appuyé sur des ballots ouverts à moitié, et desquels on voit sortir de la toile, des mouchoirs de couleurs. De la manière dont elle est assise, ses vêtemens dérobent une partie du corps de Philippe, aux regards de ceux qui viennent le chercher; Hincmer auprès de Georgette, et paroissant la secourir, achève de cacher son fils.

Babet qui survient et qui s'empressent de secourir sa jeune maîtresse, aide à soustraire aux recherches de la justice; les recors se répandent dans la salle, vont furetant par tout, et s'approchent souvent du lieu où Philippe est réfugié.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LES RECORS.

On nous l'a dit, il est ici,
Chacun de nous est averti...
Avec de la prudence,
Et de la patience,
Bientôt nous serons sûrs de lui,
Puisqu'on nous dit qu'il est ici.

LE PEUPLE.

Les maudites gens que voici,
Et que leur fait qu'il soit ici,
L'humanité, je pense,
L'honneur, la conscience,
Devroient bien leur parler pour lui,
Et que leur fait qu'il soit ici.

UN OFFICIER DE JUSTICE.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle ?

BABET.

Eh ! la pauvre enfant, ce qu'elle a,
Pensez-vous que tout ce train-là,
Ces recors et cette sequelle...

L'OFFICIER DE JUSTICE.

Rassurez-vous, mademoiselle...

GEORGETTE, *à Hincmer.*

O ciel ! qu'à mon secours j'appelle !
Regarde ma peine mortelle !
C'est fait de nous,
C'est fait de nous,
(*à Philippe.*)
Ah ! cachez-vous,
Cachez-vous.

BABET.

Où vont-ils tous ?
Que voulez-vous ?
Que cherchez-vous ?

LES RECORS.

C'est vainement qu'il nous évite,
Il sera pris, s'il est ici.

LE PEUPLE.

Ciel ! juste ciel ! à leur poursuite
Dérobez-le, s'il est ici,
O ciel ! ayez pitié de lui.

LES RECORS.

Cherchons par tout, qu'est-ceci ?

BABET.

Mais, des ballots de marchandises.

LES RECORS.

Garantissons-nous des surprises
Cherchons par-là, cherchons ici.

GEORGETTE, HINCMER, PHILIPPE.

O ciel! qu'à mon secours j'appelle,
Regardez ma peine mortelle!

L'OFFICIER.

Le nommé Philippe est ici,
Convenez-en, mademoiselle.

GEORGETTE.

Il y seroit, je vous le dis,
Que jamais, et foible et cruelle,
Par moi, dans aucun temps ici,
Son secret ne seroit trahi.

LES RECORS.

C'est vainement qu'il nous évite,
Il sera pris, s'il est ici.

LE PEUPLE.

Ciel! juste ciel! à leur poursuite
Dérobe-le, s'il est ici...
Juste ciel! prends pitié de lui.

LES RECORS, *montrant le cabinet où doit Philippe.*

Où cette porte conduit-elle?

BABET.

C'est la porte d'un cabinet.

LES RECORS.

Ouvrez, ouvrez-là, s'il vous plait,
Et dépêchez, mademoiselle

BABET.

Oui, j'ai l'air d'une demoiselle,
Je suis un enfant.

LES RECORS.

S'il vous plait,
Ouvrez vîte, mademoiselle.

BABET.

Soit, mais la clef... où donc est-elle?

LES RECORS.

La clef, la clef du cabinet.

GEORGETTE.

La voilà, cherchez, cherchez bien.

LE PEUPLE.

Ah! puissent-ils n'y trouver rien!...

GEORGETTE.

O ciel ! tu m'as bien inspirée,
Le malheureux étoit perdu.

HINCMER.

Victime à la mort consacrée,
Mon fils, mon fils étoit perdu.

GEORGETTE et HINCMER.

Mais leur espoir sera déçu,
O ciel ! tu m'as bien inspirée.

HINCMER.

O ciel ! tu l'as bien inspirée.

LES RECORS.

Il n'est point ici, il n'est point ici.
Et nos recherches seront veines.

BABET, *quand ils sortent du cabinet, en ferme la porte, et met la clef dans sa poche.*

Mes chers messieurs, je vous le dis,
Vous perdez vos pas et vos peines.

LE PEUPLE.

Quel bonheur ! il n'est point ici,
Les méchans ont perdu leurs peines.

GEORGETTE et HINCMER.

Ils vont enfin sortir d'ici,
Nous allons voir finir nos peines.

LES RECORS.

Puisque nos recherches sont vaines,
Allons nous-en, sortons d'ici.

(à Georgette.

Leurs recherches ont été vaines,
Ma belle enfant, calmez vos peines,
Les voilà qui sortent d'ici.

GEORGETTE, HINCMER et PHILIPPE.

Dieu puissant ! tu finis nos peines,
Les voilà qui sortent d'ici.

SCENE XXI.

PHILIPPE, GEORGETTE, HINCMER.

GEORGETTE.

PAIX !.... chut !.... silence !.... je crois entendre encore.... non.... tout est tranquille.... ils sont partis.... avons-nous été assez éprouvés.

HINCMER, *aidant son fils à sortir de la caisse.*

Je croyois à chaque instant te voir tomber entre leurs mains... O mon fils, c'eut été mon dernier moment.

PHILIPPE.

Le ciel a eu pitié de nous... mais vous, Georgette... combien n'avez vous pas souffert pour moi... ah! ma vie, quand je la perdrois, ne m'acquitteroit pas encore de tout ce que je vous dois.

GEORGETTE.

Aimez-moi toujours... nous serons quittes.

PHILIPPE.

Oh! toujours, toujours.

GEORGETTE.

Mais, mon ami... mes parents vont revenir... vous n'êtes pas ici en sûreté... embrassez votre père et rentrez.

PHILIPPE, *se jettant dans les bras d'Hincmer pendant que Georgette cherche la clef dans sa poche.*

Adieu, mon père, adieu; si mon destin est de périr, du moins je vous ai vu, et je mourrai moins malheureux.

HINCMER.

Mademoiselle, je n'ai pas besoin de vous le recommander...

GEORGETTE.

Je n'ai pas la clef... quand ces gens sont sortis du cabinet; Babet a fermé la porte, et la clef est restée entre ses mains... demeurez ici... je descends... n'ayez aucune crainte, je ne suis qu'un moment.

HINCMER et PHILIPPE.

Hâtez-vous....

GEORGETTE, *prête à descendre, s'arrêtant.*

C'est ma mère?

M. BONNEFOI, *en dehors.*

Montons vîte, et rassurons-là.

GEORGETTE, *s'élançant vers Philippe.*

Ah! Philippe!

PHILIPPE.

Si je meurs, ne m'oubliez jamais, et consolez mon père...

GEORGETTE.

Malheureux!

SCÈNE XXII.

Les précédens, Mad. MARTIN, M. BONNEFOI, BABET.

Mad. MARTIN, *en entrant.*

QUE s'est-il donc passé pendant notre absence ?.... me trompai-je ?...

M. BONNEFOI.

Est-ce un songe ?

BABET, *ce frottant les yeux.*

Est-ce que j'y vois clair ?

Mad. MARTIN.

C'est Philippe.

BABET.

C'est bien lui.

M. BONNEFOI.

C'est lui-même.

GEORGETTE.

Le voilà, je l'ai sauvé, j'en suis aimée, je l'aime, et je meurs, s'il périt.

HINCMER.

Ne livrez pas mon fils, sauvez, sauvez mon fils.

PHILIPPE, *à genoux.*

Ayez pitié de mon malheureux père.

Mad. MARTIN.

Levez-vous, levez-vous.., leve-toi ; ce pauvre Philippe ?... tu l'as sauvé... tu l'aimes.. c'est votre fils monsieur... Ah ! ne craignez rien... je suis mère, et jamais un père ne me reprochera de l'avoir privé de son fils.

HINCMER ET PHILIPPE.

Ah ! madame !

GEORGETTE.

O ma mère !

BABET.

Il faudroit n'avoir pas de cœur, pour faire du mal à un si joli garçon.

Mad. MARTIN.

Monsieur Bonnefoi, je vous counois, vous êtes un honnête homme.. vous serez généreux... vous ne trahirez pas un infortuné...

M. BONNEFOI.

Le trahir! mademoiselle, j'acheverai votre ouvrage, il est perdu sans doute s'il reste plus long-temps en cette ville... vous l'aimez, il vous aime... je sens tous ce que je perds, mais n'inporte... vous serez heureuse, et le plus doux de mes vœux, au moins sera remplis. Cette nuit, je conduis Philippe, bien déguisé, méconnoissable, dans la maison que j'ai sur le rempart; il existe au fond du jardin de cette maison, un souterrain qui rend dans la campagne... je me charge d'une chaise de poste, de passe-port, de tout ce qui est nécessaire... nous avoisinons la frontière... en quatre heures je le garantis libre et hors de tous dangers... mon heureux rival, livrez-vous en mes mains, c'est le cœur d'un honnête homme qui vous répond de votre salut.

Mad. MARTIN.

Ah! je ne m'étois pas trompée.

BABET.

Le bon humain! il faut que je l'embrasse.

PHILIPPE.

Disposez de mon sort.

HINCMER.

Je vous devrai la vie...

GEORGETTE.

Et moi, tout mon bonheur!

M. BONNEFOI.

Je n'ai pu obtenir l'amour, je veux au moins un titre pour l'estime, et des droits à l'amitié.

TOUS.

Homme généreux!

Mad. MARTIN, *à M. Bonnefoi.*

Ne perdez pas un moment, courez...

SCÈNE XXIII.

Les précédens, M. MARTIN. *entre précipitamment.*

M. MARTIN.

GRANDE nouvelle mes amis, excellente nouvelle.... si, comme nous le disions tantôt, le malheureux Philippe est encore dans cette ville...

TOUS.

Le voilà.

M. MARTIN.

Ah! mon dieu! oui, c'est lui, le voilà. (*Il lui saute au col.*) Mon cher Philippe, oh! que je suis aise de le revoir!... bonne nouvelle, mon ami, bonne nouvelle... mais, tu la sais sans doute, puisque je te vois ici!...

PHILIPPE.

Je ne sais rien.

Mad. MARTIN.

Nous ignorons tout...

M. MARTIN.

Mon ami! mon pauvre Philippe! tu as ta grace, la nouvelle vient d'être confirmée.

HINCMER.

O mon fils! mon cher fils!

M. MARTIN.

Vous êtes son père, Monsieur.

HINCMER, *montrant Georgette.*

Et voilà celle à qui tous deux nous devons le bonheur et la vie!

M. MARTIN.

Georgette!

Mad. MARTIN.

Mais où étoit-il?

GEORGETTE.

Dans le cabinet.

BABET.

Je me doutois qu'il y avoit quelque chose, ses inquiétudes pour la clef...

M. BONNEFOI.

Ah! ah! (*il chante*) et la clef passe sous la porte... ah! voilà le secret de la chanson.

GEORGETTE.

C'est vrai...

M. MARTIN.

Comment il étoit caché là-dedans, et tu ne nous as rien dit! craignois-tu que nous te blamassions d'un acte d'humanité, d'une bonne action?

GEORGETTE.

Ah! je n'ai pas été tout-à-fait généreuse; si je n'avois sauvé qu'un infortuné, vous l'auriez su... mais cet infortuné, je l'aime et j'en suis aimée, et je n'ai pas osé parler.

M. MARTIN.

Comment tu l'aimes? Ce n'est pas que la chose ne soit fort naturelle, car il en vaut bien la peine... mais le voisin Bonnefoi, qu'est-ce qu'il deviendra?

M. BONNEFOI.

Il ira chercher fortune ailleurs.... le voisin Bonnefoi ne sait pas être heureux aux dépens du bonheur des autres.

M. MARTIN.

Tu est un digne homme! et vous êtes son père, Monsieur, et probablement vous donniez les mains à leur union... mais; puis-je vous demander si les convenances?...

HINCMER.

Je suis riche, honnête homme... estimé, j'ose le dire... je m'appelle George Hicmer... les informations; je m'en flatte, ne peuvent m'être qu'avantageuses.

M. MARTIN.

Que dites-vous à cela, Madame Martin? quelle est votre intention dans tout ceci?

Mad. MARTIN.

Que ma fille soit heureuse.

M. MARTIN.

Je suis de votre avis, Madame Martin... En conséquence, comme Monsieur a la physionomie d'un honnête homme, que Philippe est un garçon, dont l'humeur m'a toujours convenu; comme il aime Georgette et qu'il en est aimé, et qu'enfin il est reconnu qu'il faut marier ses enfans, moins pour soi que pour eux, je te la donne, mon ami; rends-là heureuse, embrasse-moi, et aimez vous.

GEORGETTE.

O mon père !

PHILIPPE.

Ah ! Monsieur !

HINCMER.

Vous faites le bonheur d'une famille digne en tout de la vôtre.

BABET.

Je ne m'étonne plus si mon garde-manger, que je ne cessois de remplir, étoit toujours vuide... un grand gaillard comme cela, c'est que ça vous a un appétit...

Mad. MARTIN.

Mais ma fille suivra son époux.

PHILIPPE.

Tous les ans nous viendrons vous voir.

Mad. MARTIN.

Et nous vous reconduirons.

BABET.

Et je serai du voyage.

M. MARTIN.

Oui, parce qu'on dit que les voyages forment la jeunesse.

M. BONNEFOI.

Souvenez-vous que vous m'avez promis de l'amitié.

GEORGETTE.

Je n'oublirai jamais que vous êtes le plus généreux de tous les hommes.

CŒUR FINAL.

L'amitié détourne les coups,
Les coups affreux de la tempête,
Qui grondoit sur $\frac{ma}{sa}$ tête;
L'amitié fait tout pour nous.

M. BONNEFOI.

Mon sort feroit des jaloux,
Livrons-nous à l'espérance
Du plus doux avenir;
Nos peines vont finir.
L'amitié détourne les coups,
Les coups affreux de la tempête,
Qui grondoit sur $\frac{ma}{sa}$ tête;
L'amitié fait tout pour nous.